LETTRE SUR LA PESTE,

ECRITE DE MONTPELLIER PAR M***

A UN DE SES AMIS A NISMES.

COMME vôtre vie & la mienne, mon cher Ami, sans avoir été des plus criminelles, n'ont pas paru des plus édifiantes, & que nous sommes à la veille de perir dans un instant par la Contagion qui nous menace; j'ai crû que je devois, par nôtre ancienne liaison, vous faire part des reflexions qu'un mouvement timoré m'a inspiré dans une aussi triste situation: trop heureux, si ce que je vais vous dire, peut vous engager à vous regler sur mon exemple, que vous n'avez jadis que trop suivi lorsqu'il ne falloit pas l'imiter. Ne pensez pas au reste trouver ici des pensées neuves ni brillantes; outre que je me sens trés-peu capable d'y avoir jetté de l'esprit, je sçai que le langage du Christianisme n'a pas besoin d'être embelli pour être persuadé, & que les veritez chrétiennes doivent s'annoncer avec simplicité.

Je me suis donc attaché uniquement à faire un portrait au naturel de la Contagion, pour ranimer ma synderhese attiedie, & pour prévenir par une serieuse application à mon salut, l'orage épouventable qui vraisemblablement va crever sur nos têtes.

Quoiqu'il soit dangereux, mon cher, de differer à se convertir & à se disposer à la mort, l'incertitude qui devroit la rendre terrible, produit dans nos cœurs, par un effet de l'amour propre, la fatale esperance d'un temps pour se préparer à mourir. De-là vient que l'Eloquence Chrétienne fait si peu de progrés sur l'esprit de l'homme, qui faussement étayé sur la penitence forcée que la necessité d'une agonie prochaine inspire, risque le plus souvent une conversion équivoque. Mais la Peste qui a déja ravagé deux Villes florissantes, une Province entiere, ne fourniroit-elle pas une nouvelle route pour toucher les cœurs endurcis? Un Payen a dit autrefois, que la mort prochaine que l'homme envisage dans sa vieillesse, lui fait fait voir les Dieux plus grands & plus terribles qu'ils ne lui avoient paru jusqu'alors. Le voisinage de

la Peste produit sans doute les mêmes idées dans l'esprit de tout le monde ; & dans tous les âges on se considere comme vieillard, à la vûë d'un fleau qui laisse si peu d'esperance de s'en garantir.

Si les approches de la Contagion nous épouvantent ; si à douze lieües de nous elle nous fait fremir ; si au seul mot de Peste nous paroissons pâles & tremblans ; si le cœur nous palpite ; si la crainte nous saisit ; que sera-ce de l'état rempli d'horreur où nous nous trouverons, si nous sommes assez malheureux pour en ressentir les effets ?

Ce fleau redoutable que Dieu envoya au Roi Prophete pour le punir de son crime, ce fleau s'approche de nous, il est déja à nos portes : les étendards de la mort sont déployez dans toute la Provence : déja la Peste remplit Tarascon de cris & de gemissemens : les cimetieres n'ont pas été assez grands pour enterrer ceux qui tomboient devant ce redoutable Conquerant ; il a fallu les jetter en pleine campagne, & engraisser, pour ainsi dire, les champs des dépoüilles de la race humaine.

Il n'y a que Dieu seul qui sçache l'origine de ces Contagions épidemiques : on ne peut dire au juste si elles viennent du Ciel ou de l'Enfer, de la Terre, ou de quelque autre Element.

Peut-être que des poisons cachez dans l'air & mêlez avec le souffle des mortels, dissipent tout à coup les esprits vitaux par leur subtilité.

Peut-être des exhalaisons venimeuses sortant des mineraux, & passant au travers des fentes de la terre, viennent nous étouffer.

Ou peut-être des Metheores cachez ou certains Astres malins envoyent sur la terre des bataillons d'atômes empoisonnez.

Enfin, la prudence humaine ne peut définir, arrêter ni interrompre l'activité de ce cruel ennemi ; la subtilité de son venin s'insinue par tout ; un air nous frappe ; un instant nous emporte ; une fausse respiration nous gangrene ; nous devenons livides en marchant, & nous perissons en un mot sans nous en appercevoir, au milieu d'une santé florissante.

C'est un mal que l'on n'ose avoüer de peur d'être proscrit, dont le succés est toûjours funeste, & qui ne donne pas le temps de reflechir. Un frisson saisit : les yeux s'éteignent tout à coup, ou deviennent étincellans : un bubon que l'on sent éclorre, souvent trop tard, est l'avant-coureur de l'agonie, & la crainte d'une mort presque certaine trouble la raison, & abrege bien-tôt le peu de vie qui nous reste.

Ce n'est point, mon cher Ami, une mort lente & paresseuse, ni l'ouvrage d'une maladie languissante qui nous fait mépriser la vie pour finir les douleurs qui nous tyrannisent.

Elle n'est point de ces morts douces & tranquilles que l'on reçoit dans son lit, & au milieu d'une famille sanglotante, dont les services



assidus adoûcissent alternativement les amertumes de ce dernier periode.

Ce n'est pas là qu'on voit venir un ami de cœur, qui nous veille, & qui nous console, toûjours prêt par de nouveaux soins à risquer sa santé pour ranimer la nôtre.

Ni où une foule de domestiques empressez occupe les coins de nôtre lit pour prévenir nos besoins, où nôtre femme & nos enfans se colent par force à nôtre visage déja pâle & défiguré, ni où les Medecins osent paroître sans regret ; car dans ce temps d'affliction il est rare de trouver des imitateurs de Chicoineau & de Verni, dont la fermeté inébranlable soûtenuë dans Marseille pendant six mois à travers les horreurs de la Peste, & portée avec la même égalité d'ame dans la Ville d'Aix, illustrera pour toûjours leur nom dans l'avenir le plus reculé.

Ce n'est plus le temps où les Ministres du Seigneur viennent nous exhorter à crier misericorde, & nous aider par de pathetiques élevations, à supporter patiemment nos douleurs & nos inquietudes : la vîtesse du mal qui nous saisit, & qui, pour ainsi dire, se hâte de nous enlever, les privé de la douce consolation d'animer nos synderheses, & de mettre à profit nos derniers momens, en leur ôtant la satisfaction très-souvent douteuse de nous sanctifier à l'agonie.

C'est vainement alors que nous comptons sur un heritier, & que nous disposons de nos biens ; on nous abandonne ; tout le monde nous fuit ; on regarde nôtre heritage comme une faveur empoisonnée ; & seuls dans nôtre chambre, occupez seulement de l'état affreux où nous nous voyons, nous nous sentons devenir cadavres dans un quart d'heure, & nôtre maison est au pillage.

Ce n'est point enfin une mort libre & naturelle, mais une mort souvent d'une minute, invisible & précipitée,

Mêlée de desespoir, d'horreur, de crainte & d'allarmes,

Qui nous penètre comme un éclair, & nous frappe plus vîte que la foudre ;

Où la nature est renversée, l'inhumanité soûtenuë, la charité ensevelie ; l'union du sang éteinte, l'amitié bannie, la trahison recompensée, & la barbarie tolerée ;

Une mort dont on ne peut définir le caractere par la variation des symptômes qu'aucun remede ne peut éloigner ni prolonger ;

Qui vous saisit tout à coup, qui suspend ou finit la circulation du liquide dissolû ou coagulé, & qui brise dans un instant la texture de nôtre machine ;

Que nous recevons à la promenade, dans les jeux, dans les festins, dans les concerts, & dans les academies ; qui nous prend enveloppez dans le genievre & dans les parfums, comme dans l'indolence des préservatifs ; qui attaque un Mississipien dans son Hôtel magnifique, com-

me un miserable dans sa chaumiere ; & qui sans respecter ni âge, ni naissance, ni esprit, ni merite, moissonne également tout ce qui se rencontre sur son passage ;

Où le pere fuit son fils mourant ; où le fils jette son pere mort par la fenêtre ; où la fille laisse perir sa mere sans secours ; où la mere ne connoît plus la voix de sa fille ; où vous n'avez enfin aucun secours ; & où vous ne voyez autour de vous qu'une solitude affreuse, & qu'un venin répandu.

Quelque retraite que vous choisissiez, vous vivrez toûjours dans la crainte & dans les allarmes.

Si nous residons dans notre Ville, nous aurons, il est vrai, les commoditez de la vie avec un peu plus d'abondance, les remedes seront plus à portée. Mais balançons cette facilité avec le chagrin mortel d'entendre une clochette, qui dévançant le char lugubre, vous fait voir de vôtre fenêtre, un tas de cadavres pestiferez.

Nous flatons-nous de ne pas frissonner à cet objet affreux, qui frappant notre imagination, corrompt dans un instant la masse de nôtre sang?

Et voici sans doute la plus funeste extrêmité. Au prélude du plus petit mal, on entre chez nous avec violence, on nous sort de notre maison avec inhumanité, & l'on nous transporte dans une infirmerie, où perissant bien-tôt par la vûë des morts & des mourans, ou par la crainte qui nous agite, nous appellons vainement à l'agonie nos parens & nos domestiques.

Si nous nous refugions dans les campagnes, comme nous commercerons moins, nous respirerons sans doute un air plus salutaire & moins perilleux ; mais n'aurons-nous pas aussi de terribles inconveniens à essuyer ?

Ou vous aurez des provisions, ou vous en manquerez : si vous êtes assez heureux pour les avoir faites, vous êtes exposé aux voleurs & aux passans, qui dans ce temps d'affliction se croyent en droit d'exiger partie du pain que vous avez en abondance.

Si vous en manquez, il faut vous resoudre à perir par famine ; puisqu'il n'est pas possible d'approcher d'aucun endroit habitable. Ainsi on ne sçait quel parti prendre dans une desolation aussi generale.

Considerons avec attention, mon cher Ami, le portrait affreux que je viens de tracer ; & s'il paroît encore trop foible pour imprimer toutes les horreurs du fleau qui regne en Provence, jettons les yeux sur deux Villes infortunées, que nous avons vû, il n'y a pas six mois, si superbes & si florissantes.

Regardons ces étendards lugubres, qui annoncent la mort à vingt lieües à la ronde.

Voyons cent mille cadavres exposez pêle-mêle, & jettez à la voirie.

Regardons

Regardons dix mille agonisans au milieu des infirméries, & autant qui expirent sur le pavé.

Considerons des familles errantes & vagabondes, ou qui se sont éteintes dans moins de vingt-quatre heures.

Transportons-nous dans ces ruës desertes. Voyons ce commerce aneanti, ce port de mer triste & solitaire, & ces maisons abandonnées.

N'est-ce pas une chose pitoyable de voir avec quelle inhumanité on traite ces malheureux proscrits, ausquels on interdit non seulement tout commerce pour établir la sureté publique, mais ausquels on n'oseroit donner un verre d'eau ; qui s'exilant par force de leur patrie empoisonnée, n'ont d'autre asile que les deserts & les campagnes ; qui couchent sous un buisson ; qui toûjours exposez aux injures de l'air, n'osent approcher des endroits habitables, dont ils sont aussi-tôt chassez qu'apperçûs ; & qui, malgré la faim qui les presse, & la charité du Christianisme, sont poursuivis par tout comme des bêtes feroces qu'il seroit dangereux d'approcher ?

Pesons, mon cher Ami, toutes ces violentes situations, & reflechissons en même temps sur celles où nous risquons d'être bien-tôt enveloppez.

Si nôtre Province s'en est préservée jusqu'à ce jour, elle doit cet avantage à l'activité de Monseigneur le Duc de Roquelaure, qui au premier bruit de la Contagion, se hâta de faire border le Rhône. Cette démarche décisive, & l'attention réïterée que Monsieur de Bernage a eu de faire porter des vivres en Provence, ont suspendu jusqu'ici le coup qui nous menace.

Nous le devons encore aux nouvelles précautions que nous observons à l'entrée de nos portes, qu'une préseance mal entenduë (quoique l'ouvrage d'une sainte vanité) avoit malheureusement mis en état d'être mal gardées.

Mais malgré tous ces soins, & les perquisitions exactes de ce Bureau de Santé, qui veille nuit & jour pour notre conservation, ne sçavons-nous pas qu'un zephyr infecté peut nous communiquer ce fleau redoutable ? qu'un mouchoir, une bagatelle peut tromper notre vigilance ? Un Citoyen mercenaire & perfide peut nous empoisonner par son avarice. Peut-être que ce secret & fier ennemi est caché parmi nous. Peut-être en serez-vous attaqué en sortant de vôtre maison. Peut-être tomberai-je moi-même expirant au milieu de la ruë.

Et nous voilà, mon cher Ami, dans un instant devant le Tribunal du Maître du monde.

Dans quel état paroîtrons-nous devant son auguste face, nous deux qui depuis trop long temps liez par les plaisirs, avons vécu, pour ainsi dire, à l'avanture ; nous, qui ne voyons dans le cours de nôtre vie,

qu'un tiſſu des paſſions les plus diſſolues, & qui nous ſommes flatez d'être immortels juſqu'à ce jour ; ouvrons les yeux ; le temps preſſe ; déchargeons cette conſcience affaiſſée du peſant fardeau qui l'accable, & tâchons d'appaiſer la Juſtice divine, que nos deſordres n'ont que trop irrité.

Mais je m'apperçois que je me jette dans l'exhortation, & que je prends le ton de Prédicateur, tandis que je devrois me ſouvenir qu'il n'eſt pas permis à un Prophane de mettre la main à l'encenſoir, & qu'une pareille hardieſſe (ſuppoſé que vous fuſſiez aſſez indiſcret pour publier ma Lettre) ne manqueroit point de ſoûlever quelques ſacrez Critiques, qui jaloux de leur autorité évangelique, n'aiment pas à voir ſortir d'autres mains que des leurs ce qui peut ſervir à nous inſtruire.

Après tout, ſi je ſors de mon caractere en traitant une matiere qui n'eſt pas de mon reſſort, je ne ſerai pas plus coupable que ceux qui deſtinez uniquement au Service divin, ne laiſſent pas, pour ſe dédommager de la repreſentation des veritables Opera, d'aller joüer leur rôle dans des Concerts. Mais, dit-on, ils aiment la Muſique ; c'eſt un plaiſir innocent. J'en conviens. Et moi j'aime à faire des Reflexions Chrétiennes ſur la Peſte. Voyez, je vous prie, qui de nous eſt le plus blâmable.

Ainſi je veux donner l'eſſor à mon imagination ; & comme j'ai declamé contre vos défauts & les miens, & que j'ai mis nos foibleſſes dans tout leur jour, je vais pour notre conſolation développer au hazard quelques caracteres generaux ; & peindre les hommes tels qu'ils ſont aujourd'hui, quoiqu'à la veille d'un fleau, qui joint à l'inviſibilité des eſpeces, & à la miſere generale, devroit faire journellement la premiere, la ſeconde & la troiſiéme partie de leurs reflexions.

Pour continuer les miennes, je jette d'abord les yeux ſur cette nouvelle eſpece d'hommes que l'on a baptiſé du nom de Miſſiſipiens, qui par une avanture qui tient de la fable, & qu'ils ont pourtant réaliſée, voguent à pleines voiles dans le luxe & dans l'abondance, & qu'on voit repreſenter aujourd'hui les rôles les plus éclatans du Royaume ; eux, qui n'ayant rien au monde, ſe ſont vûs d'un Soleil à l'autre avec de riches équipages, des Hôtels ſuperbes, & des Terres titrées, & qui retiennent priſonnier dans les cabanes de leurs peres, tout l'or & tout l'argent du Royaume, ſans avoir jamais penſé que leur fortune étoit trop vaſte pour être ſoûtenuë, & ſans avoir ſoulagé cette veuve & cet orphelin, qui dans ce temps de deſolation & de famine, ne manquent, pour ainſi dire, de pain que parce qu'ils en ont de reſte.

Mais quand je vois le viſage décharné de ces avares opulens, qui prefereroient la Contagion à la réduction de leurs interêts, & qui regardent la perte de leur or & de leur argent avec encore plus de regret

qu'ils ne voyent celle de leur ame, qui ne vous abordent qu'avec un ton plaintif, & qui ne peuvent se consoler de voir vingt mille livres de rente réduites à douze, tandis qu'il en est tant qui n'ont pas de quoi vivre; je voudrois qu'ils se rendissent un peu plus de justice, & qu'ils voulussent comprendre que l'on ne leur a pas tout à fait ôté le plaisir d'épargner: car enfin leur dépense se bornoit au plus à mille écus par an; ils mettoient veritablement dix-sept mille livres à l'écart. Eh bien, que ne prennent-ils patience? Ils en auront encore neuf à placer. Mais ils ne voyent plus autour d'eux ce coffre rempli dont ils faisoient leur idole. Par là la Providence a voulu les frapper pour les ramener à elle, & pour les punir des aumônes qu'ils n'ont peut-être jamais faites.

Quand je considere ces hommes jadis aisez & commodes, devenus tout à coup appauvris, qui joüissoient tranquillement d'un vieux patrimoine qu'eux & leurs ayeux devoient à la justesse de leur œconomie, & qui par une idée encore inexplicable, mais jamais effacée, viennent de perdre dans un jour ce qu'ils avoient ramassé avec tant de peine dans un siecle; eux qui n'ont pour toute ressource qu'un portefeüille en philigrame, farci d'un papier inutile, qu'ils ne pensent point que le coup qui les accable soit seulement l'effet du nouveau systême; qu'ils ouvrent les yeux, & ils verront que c'est peut-être la punition de leur vie scandaleuse, de leur Religion negligée, de leur charité rallentie, & de leur orguëilleuse indolence.

Mais comment peindre ici ces hommes sensuels qui font revivre dans nos jours la délicatesse de Luculle & l'indolence de Petrone, qui flatez par l'idée d'un goût rafiné, se livrent à tous les plaisirs qu'une vive imagination leur inspire? Eux dont la digestion d'un repas déja pris est toûjours troublée par un autre qu'ils vont prendre, & qui dans cet état Epicurien se font une gloire d'éclorre des sentimens d'irreligion qu'ils hazardent dans le plaïsir, mais qu'ils desavoüent à l'agonie; qu'une crapule journaliere hebéte, & qui sous une démarche chancellante laissent à peine voir quelque étincelle d'une raison qui s'évanoüit au moment qu'elle devroit agir. Ne craignent-ils pas dans ce moment funeste d'expirer peut-être subitement sur cette même table, le théâtre assidu de leurs excés & de leurs désordres?

Que dirai je de cette espece d'hommes que les horreurs de la Contagion n'ont pû encore intimider, de ces Negocians insatiables qui reçoivent hardiment, ou du moins voudroient recevoir les marchandises pestiferées, de ces ames enveloppées dans un interêt sordide, & qui, à l'agiotage près, ne remplissent d'autres fonctions que celles de la vie animale? Comme je les trouve incapables de tout sentiment raisonnable, je ne suis pas surpris s'ils vivent à l'abri de la reflexion,

que le peril que nous courons doit inſpirer à tout homme de bon ſens.

Mais qui peut s'imaginer qu'à la veille de la mort on trouve des hommes qui ont toûjours un Opera entre les mains, qui actuellement occupez à déchiffrer des *Sonnatte* qu'ils regardent comme l'Algebre de la Muſique, ne parlent que des accords & des diſſonances, d'une voix moëleuſe ou d'une voix qui chevrotte, qui regardent B-mol & B-carre comme les deux poles qui les guident ? Leur converſation ordinaire ne roule que ſur des *Cantate*, & leur intelligence ne s'étend guere au delà des trois Clefs.

Faut-il encore voir des hommes & des femmes avoir les Cartes à la main, ſans reflechir que peut-être ils expireront ſur le tapis vert ? Les uns ſacrifient au Hazard, dans cette affreuſe rareté d'eſpeces, le peu d'argent qu'ils avoient ramaſſé, & qui leur ſeroit ſans doute neceſſaire dans le malheur dont nous ſommes menacez : Eh, quel déſeſpoir après l'avoir perdu! Ou ſi la fortune les favoriſe, ne doivent-ils pas penſer qu'ils ſeront bien-tôt en état de quitter avec la vie cette bourſe remplie, que peut-être perſonne n'oſera toucher aprés leur mort. Les autres ſans reſſource (car la race des Prêteurs eſt éteinte, parce que celle des Emprunteurs a pris le deſſus) portent à G..... des petites parcelles d'une vaiſſelle expirante, ou vendent à vil prix le peu de bijoux qui leur reſtent. Ne diroit-on pas qu'ils ſe hâtent de perdre tout ce qu'ils ont pour avoir moins de regret à le quitter? En verité, on devroit fermer dans ce temps d'amertume, ces maiſons ouvertes, qui toûjours affamées d'un profit journalier & ſûr, ſe font des entrées un revenu pour ſe dédommager de celui que la réduction de leurs interêts leur ôte.

Lorſque dans une Aſſemblée je lorgne le torquet effronté de ces femmes coquettes, qui viennent chercher des adorateurs juſques dans le Sanctuaire, qui étrangeres dans leur domeſtique paſſent le jour à ſe peindre, & la nuit à courir le monde, n'eſt-ce pas le temps, dis-je en moi-même, qu'elles reviennent de leurs égaremens, & qu'elles rentrent dans le ſein de leur famille, ſans attendre que la Peſte qui les talonne, vienne finir dans un inſtant une vie auſſi dérangée ?

Mais dans ce temps d'affliction, peut-on ne pas regretter ces jeunes perſonnes, qui à peine parvenues à leur troiſiéme luſtre, & peut-être à la veille d'un établiſſement qui flatoit leurs jeunes deſirs, riſquent de voir changer tout à coup leur robe nuptiale en pompe funebre ?

Il eſt rude de penſer à mourir au Printemps de la vie, & d'abord leur vive jeuneſſe m'intereſſe. Mais quand je reflechis ſur la pureté qui regne encore dans leurs ames, que les plaiſirs du monde n'ont pas eu le temps de corrompre ; ſur la vîteſſe avec laquelle la plus longue vie s'écoule, & ſur les chagrins qui nous ſuivent infailliblement avec

l'âge,

l'âge, je les trouve beaucoup moins à plaindre par la tranquillité de leur conſcience ; & peut-être que les jours qu'elles vivroient encore, détruiroient le merite de ceux qu'elles ont déja paſſé dans une parfaite innocence.

Quand j'examine ces Pauvres honteux, qui prêts à mourir tous les jours ou de froid ou de faim, paſſent une vie pleine d'amertume, & qui ne vivent que par le ſecours de quelque main charitable, je trouve qu'ils ont une eſpece de conſolation dans ce temps infortuné : car voici le jour où l'opulence ne ſera pas plus reſpectée que leur miſere ; & la mort va nous peſer tous à la même balance. Cependant la Providence qui veille toûjours ſur eux, va les ſoûlager dans leurs ſouffrances par l'heureux retour de cet illuſtre Prélat, que le peril que nous courons vient de ramener parmi nous, pour nous ſoûtenir dans nos allarmes, & pour prévenir leurs beſoins. Par la fermeté inébranlable qu'il vient de faire éclater à la face de tout l'Univers, nous devons juger de celle qu'il feroit paroître pour le ſalut de ſon Diocéſe... Je m'arrête, en attendant de lui donner de nouveaux éloges dans l'affreuſe ſituation où nous riſquons de nous trouver, & où la charité qui l'anime mettra ſes vertus chrétiennes dans tout leur jour.

Je vois pourtant, mon cher Ami, à travers les caracteres mêlez que je viens de développer, des ames timorées, des Chrétiens fervens & penetrez, qui n'ont pas attendu le temps de la déſolation, ni les préludes de la Contagion, pour élever leurs cœurs au Dieu d'Abraham, d'Iſaac & de Jacob, ni pour redoubler leurs jeûnes & leurs prieres, mais qui toûjours aſſidus aux exercices de pieté, qui toûjours juſtes, bien-faiſans & charitables, portent depuis long temps un cœur contrit & humilié, & dont la vie exemplaire n'eſt qu'un tiſſu de penitence. Ceux-là ſans doute ont en ce jour un grand ſujet de conſolation, de ne ſentir au dedans d'eux-mêmes aucune de ces ſynderheſes accablantes.

Mais je vois que je m'engage trop avant. Je vous prie donc, mon cher, de joindre le Philoſophe au Chrétien dans cette commune affliction, & ſur-tout de bannir la crainte, qui en gâtant la maſſe de notre ſang, accelere toûjours cette affreuſe maladie ; d'avoir l'eſprit content & de la gayeté, & de chaſſer abſolument les chagrins & les reflexions inutiles. Au ſurplus, je vous exhorte à faire de legers repas, & d'uſer de viandes ſalutaires ; car c'eſt le regime preſcrit par Meſſieurs Chicoineau & Verni, qui s'en ſont parfaitement bien trouvez. Donnez-moi cependant de vos nouvelles, & du progrés que la Contagion pourroit faire chez vous, où il faudroit qu'elle logeât pour arriver juſqu'ici. Je ſuis, &c.

A Montpellier le 1. Mars 1721.